

«Plutôt que de me faire des films, j'ai préféré foncer aux urgences»

Hôpital La fréquentation des urgences pédiatriques est en pleine explosion en Suisse. Dans la plupart des cas, ce n'est pas justifié. Mais les parents s'y rendent parce qu'ils ne peuvent souvent pas faire autrement.



La fréquentation des urgences pédiatriques a doublé en vingt ans dans toute la Suisse. Et cela alors que, trop souvent, une majorité des prises en charge (63% à Genève) ne sont pas des premières urgences et que seules 10% se terminent en hospitalisation. Sabina Bobst



Le Matin Dimanche
1001 Lausanne
021/ 349 49 49
www.lematin.ch

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 123'806
Erscheinungsweise: wöchentlich

Themen-Nr.: 999.213
Abo-Nr.: 1095889
Seite: 3
Fläche: 123'712 mm²

Raphaël Leroy et Camille Krafft

raphael.leroy@lematindimanche.ch
camille.krafft@lematindimanche.ch

Une fois tous les deux mois. C'est la fréquence à laquelle Laurence, habitante de La Chaux-de-Fonds, se rend aux urgences pédiatriques de Neuchâtel avec l'un de ses deux enfants de 4 mois et 2 ans. «Le grand nous fait régulièrement de fortes poussées de fièvre, sur lesquelles le Dafalgan n'agit pas.» Comme chez la plupart des enfants, c'est le soir que la température monte. Au moment où, à La Chaux-de-Fonds comme ailleurs en Suisse, les cabinets de pédiatrie sont fermés.

Laurence est l'un de ces nombreux parents qui contribuent à faire exploser le taux de fréquentation des urgences pédiatriques. Partout en Suisse, les chiffres sont criants. A Genève, on recense entre 25 000 et 27 000 consultations par année aux Hôpitaux universitaires (HUG). Soit une augmentation de 10% sur un an et un quasi-doublement de la fréquentation en vingt ans. A l'Hôpital cantonal fribourgeois, rien qu'entre 2014 et 2015 le nombre de consultations est passé de 12 800 à 14 100. Il s'agit là encore d'une augmentation de 10% environ. «Cela pose un problème de surcharge, relève Cosette Pharisa Rochat, médecin adjoint de pédiatrie à Fribourg. C'est compliqué à gérer. Il n'est jamais agréable pour des soignants de devoir faire attendre les gens.»

Cette tendance se retrouve de l'autre côté de la Sarine. Le *Tages-Anzeiger* parle de 40 000 patients traités en 2015 à Zurich – en augmentation de 25% en cinq ans – et de 22 000 à Berne, soit

plus du double par rapport à 1995.

Pénurie de pédiatres

L'une des explications à cette forte augmentation est la pénurie de médecins de premier recours, dont font partie les pédiatres. Un manque qui touche particulièrement les régions périphériques, selon la doctresse Nicole Pellaud. «Les médecins ont tendance à s'installer dans les villes où ils ont fait leur formation», explique la présidente de la Société suisse de pédiatrie (SSP). En Romandie, cela équivaut souvent à l'arc lémanique, où se trouvent le CHUV et les HUG.

Vice-président de la Fédération suisse des patients, Jean-François Steiert souligne également des changements dans notre rapport aux «docteurs». «Il y a trente ou quarante ans, chacun avait un médecin de référence qui le connaissait parfaitement et pouvait faire un diagnostic sur un simple coup de fil.» Ces praticiens étaient disponibles, beaucoup plus qu'aujourd'hui. «Comme fils de médecin de campagne, j'étais régulièrement réveillé par des coups de fil en pleine nuit auxquels répondait mon père. C'était alors la normalité.»

De nos jours, les professionnels sont moins enclins à sacrifier leur temps libre. «La féminisation du travail entraîne des temps partiels, les pédiatres, hommes ou femmes, ont une famille et quittent le cabinet en fin de journée, relate Nicole Pellaud. Les nouvelles générations de médecins ne sont plus disposées à consacrer tout leur temps au travail.»

Et ils ne sont pas les seuls à avoir modifié leurs habitudes.

Les patients aussi ont changé en vingt ans. Et cela a une incidence directe sur les urgences pédiatriques. Généralement plus actifs et plus stressés, ils maximisent leur temps à disposition. «Les parents veulent

une réponse rapide, assure la présidente de la SSP. Et si le cabinet ne répond pas, comme leur agenda journalier est chargé, ils privilégient une consultation le soir aux urgences ou font appel, quand cela existe, à des services de médecins à domicile qui ne sont pas des pédiatres.» Ce qui n'est pas sans poser problème en termes de qualité des prestations.

L'anxiété est un autre facteur explicatif du recours accru aux urgences pédiatriques. «Notre pédiatre ne peut pas prendre d'urgences, relève Diane, qui vit à Yverdon. Bien sûr qu'on essaie d'abord de gérer nous-mêmes. Mais parfois on a besoin d'être rassurés, parce qu'on n'est pas

«A 9 mois, ma fille s'est cogné la tête. J'étais très inquiète. Plutôt que de me faire des films, j'ai foncé aux urgences»

Diane, maman

médecins. Par exemple, à 9 mois, ma fille s'est cogné la tête contre la table du salon, et une immense bosse est apparue en quelques secondes. J'étais très inquiète. Plutôt que de me faire des films, j'ai foncé aux urgences.»

Selon Cosette Pharisa Rochat, «il est clair que l'anxiété est une composante. Certains parents reviennent systématique-



ment. Ce n'est pas facile pour eux de gérer une maladie ou un accident lorsque leur pédiatre n'est pas disponible. Notre travail, c'est aussi de comprendre ce qui les inquiète. Il ne faut pas oublier qu'ils veulent faire au mieux pour leur enfant.»

D'après Jean-François Steiert, le statut social joue également un rôle dans la fréquentation des urgences pédiatriques. «Les personnes qui appartiennent à un milieu aisé ont généralement un réseau de médecins de confiance plus solide.» Enfin, certains parents immigrés, notamment d'origine balkanique, ont tendance à se rendre plus systématiquement aux urgences en premier recours lorsque leur enfant est malade. «Dans certains pays, les médecins de famille n'existent pas, poursuit Jean-François Steiert. Les personnes sont habituées à fréquenter des centres de santé ouverts 24 heures sur 24 et, pour elles, nos urgences sont leur équivalent.»

Trouver des solutions

Les hôpitaux tentent de trouver des parades face à ce phénomène qui coûte cher à la collectivité. Le plus courant est la mise sur pied d'un numéro d'urgence visant à opérer un premier tri avant la venue à

l'hôpital. C'est le cas dans les cantons de Vaud, de Neuchâtel et de Fribourg. Des soignants y prodiguent des conseils sur les soins à apporter et les symptômes à surveiller. «Ils disent également aux parents dans quel délai il serait bon de consulter, explique Cosette Pharisa Rochat. Mais, dans la grande majorité des cas, ils n'ont même pas besoin de les envoyer voir un médecin.»

En Suisse alémanique, les hôpitaux pour enfants de Zurich, Berne, Bâle, Lucerne, Winterthur et Coire ont constitué une centrale téléphonique commune en novembre. A Genève, en revanche, on a renoncé à cette option. «Cela n'a pas d'effet prouvé sur la réduction des consultations, affirme Nicolas de Saussure, des HUG. C'est très chronophage et par conséquent nécessite la création de plusieurs postes à 100%.» Il privilégie l'accès à l'information via livres et liens Internet.

Les pédiatres, eux, tentent de faire face en constituant des cabinets de groupe ou des centres pédiatriques ambulatoires. Cela assure plus de présence, y compris après les heures habituelles de fermeture. ●

Que faire avant de foncer aux urgences?

► Un bébé qui pleure sans raison apparente, un enfant qui tombe sur la tête, un autre qui fait une poussée de fièvre: ces situations sont aussi fréquentes que stressantes pour des parents. Mais que faire? Avant de se précipiter aux urgences pédiatriques, les spécialistes conseillent de procéder par étapes. La première est de bien s'informer. Il existe aujourd'hui quantité de brochu-

res, livres, documentations et autres liens Internet pour tenter de déceler de quoi souffre l'enfant. Les HUG ont ouvert une adresse en ligne (www.monenfantestmalade.ch) où l'on trouve des fiches sur les maladies infantiles, les blessures, les médicaments ou encore les gestes qui sauvent. On trouve également sur le site de la Société

suisse de pédiatrie une brochure appelée «Sophie, Vincent et les autres: que faire quand votre enfant est malade?». Celle-ci classe les symptômes de l'enfant en deux catégories: «A surveiller», comme la fièvre, la toux ou les vomissements; et «Urgences», comme les accidents, les convulsions ou les intoxications. Cela permet déjà de se faire une idée sur l'état du

Top 3 des urgences

1

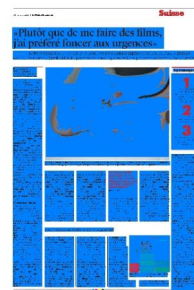
Les accidents sont la première cause de fréquentation des urgences pédiatriques. Brûlures, chutes, plaies: le cocktail est imparable.

2

Les fortes fièvres représentent la deuxième cause des venues.

3

Les problèmes respiratoires comme la toux, l'asthme, les bronchiolites ou la bronchite complètent le podium.



Le Matin Dimanche
1001 Lausanne
021/ 349 49 49
www.lematin.ch

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 123'806
Erscheinungsweise: wöchentlich

Themen-Nr.: 999.213
Abo-Nr.: 1095889
Seite: 3
Fläche: 123'712 mm²

bambin et, le cas échéant, de le soigner. Si cela ne suffit pas, les spécialistes recommandent de recueillir un conseil auprès de son pédiatre. Si ce dernier est absent, il faut alors contacter un service de garde pédiatrique, une hotline ou carrément les urgences. Ces structures pourront rassurer les patients ou les diriger au bon endroit. Cette marche à suivre ne doit toutefois pas faire oublier la prévention.

Il ne faut pas attendre qu'un symptôme arrive pour agir. Les parents sont invités à se renseigner auprès de leur pédiatre des problèmes fréquents qu'ils pourraient rencontrer et comment y faire face. Il est aussi vivement conseillé de constituer une pharmacie personnelle, avec désinfectants, pansements et médicaments de base, en cas de besoin.



Les HUG ont ouvert une adresse en ligne (www.monenfantestmalade.ch). DR